

Qu'est-ce qu'une occupation ?

Occuper son usine, son école, son université, son atelier, son administration, est certes un *moyen* en vue d'obtenir la satisfaction de revendications. Et, comme moyen, l'occupation a une efficacité propre, redoutable – qu'atteste l'histoire ; et que tout pouvoir, en son lieu, redoute.

Mais occuper, c'est toujours *aussi* :

REPRENDRE L'ESPACE
REPRENDRE LA PAROLE
REPRENDRE LE TEMPS

REPRENDRE L'ESPACE

Tout espace quotidien – lieu de travail, lieu d'étude – se trouve transfiguré par l'occupation. L'espace habituel du travail, cloisonné, quadrillé, surveillé, sécurisé, arraisonné, retrouve enfin sa pure apparition.

De même qu'une marchandise se débarrasserait de sa valeur d'échange pour redevenir ce qu'elle est : un chose de ce monde ; de même l'espace redevient l'espace vrai, l'espace intense.

Dépouillé du voile mesquin des petites fonctions, des règles minuscules, des partages utilitaires, l'espace est rendu à l'épiphanie.

L'espace occupé est un espace libéré de son asservissement à sa fonction ; car le pouvoir sait que, pour être plus efficace, moins apparent, moins violent, plus constant, c'est l'espace lui-même qu'il lui faut tenir – avant même les personnes qui auront à y circuler. Le pouvoir se lit toujours déjà sur l'espace : dans la courbe architecturale d'un bâtiment, dans le plan d'urbanisme, etc.

L'occupation restaure donc l'espace en le débarrassant de tous les arraisonnements. L'espace occupé est donc espace originaire : l'espace intense de la vie non-encore asservie.

Alors, dans l'occupation, le ballon roule parmi les crayons de couleurs ; les copies du bac blanc s'étalent à côté des tracts pour le lycée Darras de Liévin ; les chaussures du professeur d'histoire endormi reposent près d'une guitare ; un sac de couchage est roulé en boule sur un matériel pédagogique (nom moderne et administratif d'une chaise).

Il n'y a vraiment plus de *limites*...

De longue date l'on sait qu'on peut transfigurer un espace par une parole, d'amour par exemple, ou de colère, par une promesse aussi, par un serment, qu'on y prononce. L'occupation est transfiguration de l'espace, et par conséquent est bien plus que la simple réappropriation d'un lieu (lieu de travail, atelier, amphithéâtre, lieu quotidien, où enfin l'on peut vaquer libre, non mobilisé, libéré du regard de la surveillance : toute occupation véritable commence par livrer en potlatch les caméras de surveillance et les systèmes de "sécurité"). Mais l'occupation est encore au-delà de

cette installation en ce lieu ; elle est la rénovation du regard posé quotidiennement sur un espace tellement connu.

nota bene : le problème des conditions de sécurité auxquelles sans cesse se heurtent les actes les plus anodins des occupants (accéder à une douche, à un ordinateur, à une salle, etc.) n'est pas un problème contingent : la sécurisation de tous les lieux de notre vie poursuit certes le louable but de préserver nos vies – mais elle ne le fait qu'en les amoindrissant, qu'en en atténuant teneur et intensité ; qu'en détruisant l'espace intense. Ceux qui abolissent les fenêtres pour des raisons de sécurité sont des défenseurs de la vie médiocre (... et donc nos ennemis).

REPRENDRE LA PAROLE

Dans la démocratie médiatique, tout le monde parle ; dans la démocratie médiatique du respect tous azimuts, où toute opinion est audible, où le débat est roi, la parole, pourtant, est au quotidien assassinée. On parle, on parle, on se laisse parler, on compte et décompte les temps de parole... On parle mais on ne dit rien ; on laisse parler mais on n'écoute pas.

L'occupation, en restaurant l'espace intense et le temps pur, offre à la parole la possibilité d'un renouveau. Celui qui d'habitude n'a pas part à la parole prend la parole.

Est du démos celui qui parle alors qu'il n'a pas à parler, celui qui prend part à ce à quoi il n'a pas part.

La parole, d'habitude confisquée, surveillée, contrôlée, gérée, hiérarchisée, estampillée, enfin s'ouvre.

La Télévision certes donne la parole à l'ouvrier, à l'étudiant, au professeur, etc. ; mais toujours pour lui faire tenir le rôle de l'ouvrier, de l'étudiant, du professeur.

L'occupation est un scandale car l'ouvrier, l'étudiant, le professeur, cesse de fonctionner comme un ouvrier, un étudiant, un professeur... Toute occupation, toute grève, est une crise du fonctionnalisme...

Car l'occupation conteste la séparation : il n'y a pas d'un côté le citoyen, de l'autre le travailleur. Il n'y a pas d'un côté le politique et de l'autre le social ; d'un côté l'Etat, de l'autre la société civile. L'occupation abolit la séparation ; elle dit : « La politique, c'est l'organisation du travail ; la politique c'est la réalité du quotidien ». A l'occupation le pouvoir répond : « Retournez au travail... Ne vous mêlez pas de politique, nous sommes là pour cela... Bien entendu, si vous n'êtes pas satisfaits, allez voter la prochaine fois ; nous entendrons vos inquiétudes (de citoyens). »

L'occupation dit : « Nous ne sommes pas inquiets. »

Elle dit aussi : « Nous voilà ! ».

La parole n'est donc plus la parole séparée : c'est la parole pleine de l'homme entier, qui est citoyen en même temps qu'il est homme ; parole que remplissent le désir et la colère, la colère et le désir.

Le pouvoir a peur de la colère et du désir ; il dit : « Vous avez peur ».

Il dit aussi : « Il y a eu un malentendu ».

REPRENDRE LE TEMPS

Au temps minuté de la journée ouvrable, aux secondes comptées du travail bien géré, s'oppose le temps pur, que l'occupation (la grève) restaure. Voir se coucher le soleil d'été derrière le bâtiment gris de son lieu de travail ; y voir monter l'aube. Y entendre passer les trains du soir et l'oiseau du matin.

L'occupation est ce par quoi l'on sort de la temporalité du quotidien, qui est temporalité du spectacle. Seul le blocage d'une grève ou d'une occupation sait faire sortir de ses gonds le temps quotidien et donner à un homme une idée du temps pur, durée non asservie en temps. Il ne s'agit plus seulement d'assister à..., de participer à..., de se mobiliser pour... ; mais d'arrêter le temps.

« Soleil, arrête-toi sur Gabaon,
Lune, sur la vallée d'Ayyalôn ! »

Et le geste de Josué suit ; que le temps, un instant, s'arrête.

« Et le soleil s'arrêta et la lune s'immobilisa jusqu'à ce que la nation se fût vengée de ses ennemis. Cela n'est-il pas écrit dans le livre du Juste ? Le soleil s'immobilisa au milieu des cieux et il ne se hâta pas de se coucher pendant près d'un jour entier. » (*Livre de Josué, X*)

* * *

La joie est le critère infaillible de l'action véritable. La joie, Bernanos, dans *Sous le soleil de Satan*, la définit « pareille à une autre vie dans la vie, à la dilatation d'une nouvelle vie ». Elle est le signe que le temps normal se suspend et que l'espace s'intensifie. Cette joie, elle saisit chacun des lips courant dans les couloirs, une fois prise la décision. Elle habite toute occupation véritable.

conclusion :

L'occupation est un scandale

L'occupation est, en effet, un scandale ; elle l'est au même titre que la démocratie (véritable) est un scandale, à savoir comme réappropriation de la politique par l'ignorant ; par le non spécialiste ; par le *démos*. La démocratie est le mode de gouvernement de celui qui n'a aucun titre à gouverner ; l'occupation est le mode d'action de celui qui n'a aucun *titre* à l'action.

Dans le lycée XXXX, à XXX (59), occupé, le 13 mai 2008